

LIBERTÉ - ÉGALITÉ - FRATERNITÉ

LA LIBERTÉ

Inv. 6105

DE SAINT-PIERRE ET MIQUELON

*Liberté, Liberté chérie**Combats avec tes défenseurs*

(ROUGET DE L'ISLE)

Un peuple n'est vaincu que lorsqu'il accepte de l'être.

(FOCH)

HEBDOMADAIRE INDEPENDANT

Administration, Publicité et Circulation: Léon Briand, rue Jacques Cartier -:- SAINT-PIERRE

DISCOURS DU GÉNÉRAL DE GAULLE

prononcé le 27 Juillet, à Radio-Alger

« La chute de Mussolini est le signe éclatant de la défaite certaine de l'axe. Elle est en même temps la preuve de l'échec du système politique, social et moral qualifié « totalitarisme » et qui prétendait acheter la grandeur au prix de la liberté.

La chute de Mussolini est pour la France une première revanche de la justice. Par sa haine et sa cupidité à l'égard de notre pays, l'Italie entraînée par un mauvais chef, s'est jetée dans une guerre qu'elle présumait facile. La nation italienne que tant d'affinité séculaire devait faire notre alliée contre tous les barbares du monde nous frappa dans le dos quand nous tombions sur les genoux. Mais une fois de plus, dans l'histoire, les événements ont prouvé que si l'on pouvait aisément ajouter aux souffrances et à l'humiliation du peuple français malheureux on n'en retirait à la longue aucun bénéfice.

L'exemple de Mussolini s'ajoute à celui de tous ceux qui outragèrent la majesté de la France et que le destin châta. La chute de Mussolini est pour les démocrates d'abord une justification, puisqu'elle démontre leur capacité de l'emporter sur ceux qui les entraînaient, ensuite c'est l'occasion de conclure qu'elles sont fidèles à elles-mêmes et qu'elles savent comme le fit naguère la Révolution Française apporter à tous les pays où pénètrent leurs armes, le droit et les moyens de pratiquer leurs propres principes.

Quelle que soit l'extrême importance de la chute de Mussolini, et l'ébranlement du fascisme italien pour la suite des opérations militaires, nous nous garderons de rien prophétiser quant à la date de la victoire; une chose est certaine: nos vaillants alliés ainsi que les forces dont dispose la France combattront jusqu'à la capitulation totale de l'Italie, de l'Allemagne et du Japon. Mais j'espère que le changement de pouvoir de Rome peut poser prochainement la question du règlement de compte. Or, il est évident que, malgré la situation terrible où se trouve encore notre pays, un tel règlement ne saurait être ni valable ni durable sans la France.

Je dis qu'il ne serait point valable parce que la guerre commencée le 10 Juin 1940 entre l'Italie et nous, par

l'agression fasciste contre nos vaillantes divisions des Alpes n'a jamais été terminée ni même interrompue. Sur les champs de bataille de Keren, Massoua, Tobrouk, Koufra, Bir Hacheim, El Alamein, du Fezzan, et récemment à l'aile gauche, au centre et à l'aile droite du front victorieux des alliés en Tunisie, toutes les forces françaises poursuivirent la lutte non sans gloire et non sans pertes. Tandis que sur notre territoire même en Savoie, en Corse et sur la côte méditerranéenne, l'armée italienne traitait nos compatriotes comme d'irréconciliables ennemis et prélevait chaque jour sur nos ressources vitales, des réquisitions et des indemnités écrasantes.

Je dis aussi qu'une liquidation éventuelle de la guerre italienne ne pourrait être durable sans la France. En effet, la géographie, l'histoire, l'économie, la culture, la religion, font que les territoires, les échanges d'idées et de croyances de l'Italie et de la France sont à ce point rapprochés et mêlés qu'il n'y a pas de règlement général concernant la péninsule qui n'affecte profondément la France et qui par conséquent, puisse constituer une base d'avenir si nous n'y participons pas. Nous hésitons à ajouter que ce voisinage étroit et dans une certaine mesure, cette interdépendance des deux grands peuples latins, demeurent, dans la tourmente actuelle de l'humanité et malgré tous les griefs du présent, des éléments sur lesquels la raison et l'espoir de l'Europe ne renoncent pas à se poser.

Devant la vaste perspective que l'agonie du fascisme italien ouvre vers l'issue de la guerre et l'approche de la paix, le Comité Français de la Libération nationale a pleine conscience des devoirs que lui imposent, et des droits que lui confèrent, à la fois, la confiance ardente de l'immense majorité des Français et son propre caractère d'organisme responsable des intérêts sacrés du pays.

Le peuple français peut être certain que le Comité de la Libération fera tout pour accomplir la tâche dont il assume la responsabilité, les Nations Unies peuvent être assurées qu'elles trouveront par lui, le concours fidèle et éclairé de la France. »



LE CI-DEVANT DUCE....

Benito Mussolini vient de démissionner. Le fascisme agonise et, au moment où le peuple de Sicile accueille en libérateurs les soldats des Nations Unies, il me souvient d'une « conversation » que j'eus en 1936 avec un monsieur distingué, admirateur intégral des régimes totalitaires.

« Ce qu'il faudrait à la France, me disait-il, c'est un MUSSOLINI ». Et, comme je me permettais de protester, il m'écrasa littéralement sous son « expérience » : Vous ne connaissez rien, si vous aviez vu, comme moi, ce qui se passe en France, le désordre, l'anarchie, etc... etc... Ah parlez-moi des réalisations du fascisme. Je l'ai dit au Ministre des Colonies à plusieurs reprises, il n'y a que les dictateurs pour mettre en valeur leurs colonies, en rendant heureux leurs sujets. Ce sont eux les vrais « socialistes »....

A ce monsieur si plein d'assurance et qui parlait si familièrement au Ministre, je n'avais à poser qu'une toute petite question. Avec un sourire rempli de modestie admirative, je lui demandai doucement : « Vous avez dû voir beaucoup de réfugiés à Paris ? » - « Ah oui, parlez-moi de ça, on ouvre les portes à toute cette racaille qui crève de faim chez elle et qui vient s'engraisser sur notre sol » - « Mais les statistiques que j'ai pu voir mentionnent, parmi cette soi-disant racaille, un nombre assez considérable d'Italiens et d'Allemands. Pourquoi ces gens, qui sont si heureux chez eux, se réfugient-ils chez nous ? Et pourquoi les Français, si malheureux d'après vous, n'émigrent-ils pas vers une terre plus hospitalière ? »

Le monsieur se troubla et tourna les talons tout en grommelant quelque chose que je ne compris pas bien sur les blancs-becs qui croient tout connaître parce qu'ils lisent certains journaux (ils ne dit pas lesquels, mais je pense que ce devait être le Journal Officiel puisqu'il avait été question de statistiques).

Je pense que mon interlocuteur expérimenté est revenu de son erreur. Le sort a d'ailleurs été cruel pour lui en lui permettant de vivre son rêve. Il est maintenant en France où il a, pendant vingt-quatre heures par jour, l'occasion de maudire Mussolini, Hitler et Pétain par-dessus le marché.

Combien de gens se sont ainsi laissé prendre à la propagande des dictateurs ? A celle de Mussolini surtout ! Pourtant, malgré les habiles mensonges d'une presse stipendiée, il était possible, même de loin, de s'apercevoir que les soi-disant réalisations du régime mussolinien étaient marquées du bluff le plus cynique ou du ridicule le plus tuant.

Un exemple entre cent : Il y avait, en Italie comme partout, un mouvement scout. Mussolini s'en empare, il remplace la chemise kaki par une chemise noire, le chapeau par le bonnet fasciste et il nous présente... les ballilas. Le cinéma nous les montre qui défilent aux accents de « Giovinezza ». En France, les mêmes gosses disent « Tout droit » ou « toujours prêt », en Italie, ils braillent « Viva el Duce » comme ils crieraien « Vivent les vacances ». Maintenant, chacun est libre de trouver ça sublime....

Mais rien ne vaut l'histoire des pionniers de Terre-Neuve. Tous les St-Pierrais la connaissent, mais je ne résiste pas au plaisir de la raconter. En 1938, trois petits chalutiers italiens arrivent à Saint-Pierre. Ils viennent pêcher la morue sur les Bancs de Terre-Neuve. A bord, les spécialistes sont Français (naturellement) ; l'armement est déplorable, certains instruments de navigation font défaut, d'autres sont inutilisables. On croit revoir les premiers chalutiers de Boulogne et Fécamp. Tant bien que mal, ils font la campagne, venant ici tous les mois pour se ravitailler et déposer leurs produits. Eh bien, à leur rentrée à Naples, les équipages éberlués sont reçus en triomphateurs. Un arc de triomphe est dressé avec une banderole portant ces mots : « Honneur aux pionniers de Terre-Neuve ». C'est tout.... Pourtant, nous avions entendu parler d'un certain Jacques Cartier qui, en 1534....

Mais si, sur le plan national, Mussolini a pu transformer en succès apparents la plupart de ses échecs, il n'en est pas de même dans le domaine international où, pour voiler le ridicule qui s'étalait aux yeux du monde entier, le Duce n'eut d'autre ressource que de se plonger dans l'odieux.

Or, la guerre est la fin dernière du fascisme. Que ce soit par mégalomanie ou par nécessité de détourner la révolte de leurs peuples en inventant une menace extérieure ou en excitant leurs convoitises, tenues en éveil par une démagogie à long terme, vers un quelconque Eldorado, les dictateurs sont obligés de se soumettre à cette loi.

Mussolini ne peut enfreindre la règle. En 1935, le besoin de la guerre se fait sentir chez lui et il décide de se lancer à la conquête de l'Ethiopie. Les grandes puissances s'émeuvent : l'Ethiopie fait partie de la S.D.N. et le « covenant » prévoit des sanctions contre tout agresseur d'un état membre. On fait des représentations au Duce. Puis, Laval et ses amis (déjà) lui offrent le protectorat virtuel de l'Ethiopie et la domination économique de ce pays. Il ne veut rien entendre. Ce qu'il lui faut, c'est la guerre car il ne peut durer dans la paix.

La situation est ridiculement délicate. Si on applique les sanctions, le régime fasciste s'effondre avec son pantin, si on ne les applique pas, l'autorité de la S.D.N. est à jamais compromise. Alors, Laval trouve le moyen de faire décréter des sanctions qui ne seront pas appliquées, tandis qu'une formidable campagne de la presse infâme agite, à la fois, l'épouvantail communiste et la menace d'une guerre terrible avec une Italie formidablement armée et pleine d'un dynamisme transcendant.

Les vaillantes légions romaines pénètrent en Abyssinie. Elles sont nombreuses, elles ont des tanks, des canons lourds. Les Abyssins, eux, n'ont que de vieux fusils. Malgré cela, la campagne est dure, et longue, et coûteuse. Si coûteuse que les dames italiennes sont obligées de porter leurs alliances à la fonderie. Alors, le Duce qui sent enfin le ridicule, se rue dans l'odieux. L'aviation entre en scène et le propre fils de Benoît César peut se repaire du spectacle des cases de paille brûlant sous les bombes incendiaires. Ce n'est pas encore assez, et

Propriété
publique

l'ypérite corrode les corps nus, sous le regard béat des pontifes de l'Ordre qu'on n'appelait pas encore Nouveau. Finalement, les fascistes font une entrée triomphale (o combien !) à Addis-Abeba. Et Musso offre à son petit roi une couronne d'Imperator.

Survient l'affaire d'Espagne. Il n'a pas perdu son « pep » et, après avoir signé l'accord de non-intervention, il intervient en faveur de Franco. Les Espagnols ne parlent qu'avec une réticente amertume de leur lutte fratricide. Pour eux, l'intervention italienne se résume en peu de mots la sanglante (et cinglante) défaite des chemises noires à Guadalajara suivie du bombardement sauvage des villes ouvertes par les avions du Duce. Guadalajara: un éclat de rire aussitôt étouffé sous les gémissements des femmes et des enfants qu'on assassine. Le ridicule... et l'odieux, toujours.

La conquête de l'Albanie est ensuite un jeu d'enfant pour le dictateur à la mâchoire d'acier. Pour la rendre spectaculaire, Mussolini l'entreprend le jour du Vendredi Saint en bombardant sans pitié la capitale de ce royaume lilliputien.

En 1939, l'Italie qui, depuis trois ans, ne cesse d'insulter et de menacer la France, se déclare non-belligérante. Les braillards du parti fasciste continuent de crier « A nous la Corse, la Savoie, la Tunisie ». Pendant ce temps, Mussolini aide l'Allemagne en réduisant l'efficacité du blocus allié. Quand arrive la campagne de France et que les hordes allemandes déferlent sur Paris, il ne tient plus en place. Tous les jours, monte le ton des insultes et des menaces. Mais il n'ose mordre et c'est quand la France n'en peut plus qu'il se décide à la poignarder dans le dos, après s'être assuré que les derniers sursauts de la grande blessée seront contenus par les traitres, ses amis.

L'Angleterre, demeurée seule, ne durera que quelques semaines. Il y a de la gloire à glaner et peu de risques. Mussolini réclame l'honneur de bombarder Londres. Mais la R. A. F. supplément à la quantité par la qualité, fait des brèches énormes dans l'aviation ennemie et Churchill menace d'attaquer Rome. Le brouillard londonien ne vaut rien aux Méridionaux et les aigles romaines « trainant l'aile et tirant le pied » s'en retournent, piteusement, vers le soleil.

Le soleil, mais c'est l'Egypte, les Pyramides, le riche delta du Nil. L'Egypte défendue par une poignée d'hommes. Le Duce décide d'entrer au Caire et ordonne l'assaut. Cependant, Wavel contient les assaillants puis contre-attaque et conquiert la Lybie faisant plus de cent mille prisonniers tandis que les hommes de Leclerc font flamber les avions italiens à Mourzouk et à Koufra... à la flamme de leurs briquets. Mussolini ne verra pas les Pyramides, il n'assiéra pas son roi sur le trône des Pharaons. Tour à tour, l'Erythrée, la Somalie, l'Ethiopie sont conquises et il faut l'arrivée de Rommel et de l'Afrika Corps pour rétablir la situation. De l'Empire édifié à tant de frais, il ne reste qu'une colonie occupée par les Allemands. Et les dames italiennes regardent avec mélancolie leurs alliances de fer...

Mais c'est la campagne de Grèce qui porte au zénith la renommée du Duce. S'étant aperçu que ce petit pays constituait une menace permanente pour l'Axe, il décide de le réduire à néant. Résultat: les Grecs repoussent

leurs agresseurs puis pénètrent en Albanie; Poucel va dévorer l'Ogre. A la frontière des Alpes des écriteaux se dressent: « Avis aux soldats Grecs, frontière française ». Cette fois, c'est l'odieux qui fait sombrer Musso dans le ridicule. Mais l'armée allemande se porte à son secours et les chemises noires recueillent le fruit de leurs exploits: Hitler les charge d'occuper ce pays qu'ils n'ont pas vaincu. Ils peuvent se pavanner dans les rues d'Athènes sous les quolibets de la foule.

Cependant, Mussolini a perdu son « pep ». Il se garde de toute nouvelle initiative, il subit son destin lié à celui d'Hitler. Malgré l'Afrika Corps, la Lybie a été conquise, l'Afrique française, libérée; la « Mare Nostrum » est sillonnée en tous sens par les navires alliés, une à une tombent les marches de l'Italie fasciste. Et tandis que les Français, unis dans la même volonté de vaincre s'apprêtent à reprendre leur patrimoine volé, « l'escarpin italien » se fait de plus en plus léger sur le sol de France. Le peuple italien ne voulant plus se battre pour l'Allemagne, semble avoir entendu l'appel du Président Roosevelt et de M. Churchill et se désolidarise de son tragique bouffon. Mais, dans les pays qui ont subi le joug mussolinien, les éclats de rire rentrés se sont changés en une immense clamour de haine. Mussolini en démissionnant, n'échappera pas au châtiment. Le temps des pirouettes est passé. C'est l'heure des règlements de compte.

L. R.

TEXTES DES TÉLÉGRAMMES

échangés entre M. Garrouste, Administrateur du Territoire et M. Hoppenot, Gouverneur Général des Antilles Françaises, à l'occasion du ralliement de ces territoires à la cause des Nations Unies

18 Juillet 1943

Occasion reprise communication télégraphique avec Fort de France vous transmets salut enthousiaste que population française libre Saint-Pierre et Miquelon adresse aux Français des Antilles opprimés depuis trois ans par régime capitulation et qui après s'être libérés, comme elle le fit, il y a dix-huit mois, de la tyrannie vi-chyste, reprennent sous votre haute direction un seul combat pour une seule Patrie stop Vous exprime personnellement mes meilleurs vœux et souhaite prompt rétablissement liaisons traditionnelles entre nos territoires.

Signé: GARROUSTE

Fort de France, 23 Juillet 1943

Gouverneur GARROUSTE, Saint-Pierre et Miquelon

Profondément touché par les sentiments que vous m'exprimez je vous prie de transmettre aux populations française de St-Pierre et Miquelon les saluts enthousiastes du peuple antillais stop La Martinique et la Guadeloupe après avoir rejoint leurs sœurs du Nord sur la voie glorieuse qu'elles avaient ouverte vont participer avec elles à l'émulation de tous les territoires de l'Empire pour la libération de la Patrie stop Je vous remercie de vos vœux et je joindrai tous mes efforts aux vôtres pour renouer entre Saint-Pierre et Miquelon et les Antilles leurs liens traditionnels pour le plus grand bien de leurs populations.

Signé: HOPPENOT



ÉVÉNEMENTS POLITIQUES:

Italie: Le 25 Juillet, la radio de Rome annonça que le roi Victor Emmanuel avait accepté la démission de Mussolini.

Le maréchal Badoglio prit la direction du gouvernement militaire italien et le roi Victor Emmanuel celle de l'armée.

M. Guariglia qui était ambassadeur d'Italie à Ankara fut nommé Ministre des Affaires Etrangères.

La loi martiale a été décrétée dans toute l'Italie. Des manifestations importantes eurent lieu à Turin, à Milan et dans d'autres grandes villes italiennes.

Le Cabinet Badoglio décida d'interdire pour toute la durée de la guerre, la constitution de tous les partis politiques. Le 25 Juillet, le maréchal Badoglio fit une proclamation disant que la guerre continuait et que l'Italie « demeurait fidèle à la parole donnée. »

Alger: Le Comité Français de la Libération Nationale se réunit le 29 Juillet pour examiner la situation internationale provenant de la chute de Mussolini et le général de Gaulle dans un discours radiodiffusé le 26 Juillet déclara qu'aucun règlement ne pouvait être fait avec l'Italie sans la France; le Comité adressa au peuple français un message de confiance en la victoire prochaine.

Le gouvernement polonais en exil à Londres a reconnu le Comité Français de la Libération.

D'autre part, le Comité de la Libération s'est réuni à plusieurs reprises pour examiner les questions des responsabilités encourues par les autorités françaises, civiles et militaires lors de l'invasion de la Tunisie par l'ennemi et l'examen des conversations poursuivies par M. Jean Monnet, commissaire à l'armement et à l'approvisionnement avec les représentants du gouvernement des Etats-Unis, au sujet de la loi « prêt bail » et de la nature de l'aide que, réciproquement, le Comité Français fournit aux Etats-Unis dans les territoires d'Afrique du Nord. Le général Giraud exposa les conclusions du voyage militaire qu'il vient d'effectuer aux Etats-Unis, au Canada et en Angleterre.

L'Amiral Derrien, tenu responsable d'avoir livré 15 bateaux français à l'ennemi alors qu'il était commandant de la place de Bizerte, et qui avait été mis aux arrêts de rigueur le 8 mai 1943, fut transféré à Batna où il est aux arrêts de fortresse.

En vertu d'un décret du 22 juillet, toutes les personnes qui ont été condamnées pour « délits » commis en

Afrique du Nord dans l'intérêt de la libération de la France depuis le 10 juin 1940, ont été relâchées et leurs peines déclarées nulles et non avenues.

Londres: Monsieur Churchill déclara qu'il n'avait encore reçu aucune proposition de paix de la part du nouveau gouvernement italien et que les alliés étaient décidés à continuer la guerre contre l'Italie jusqu'à sa reddition sans condition. Cependant, le 29 juillet au matin, les membres de la Chambre des communes furent réunis d'urgence. Au cours de la séance de l'après-midi, Monsieur Eden déclara que le gouvernement britannique n'avait proposé aucune condition de paix aux Italiens.

Washington: Monsieur Roosevelt prononça un important discours radiodiffusé le 28 juillet. Il déclara notamment que les alliés étaient décidés à continuer la guerre contre l'Italie jusqu'à sa reddition sans condition.

Le général Eisenhower dans un message adressé au peuple italien déclara notamment que l'agresseur allemand qui demeurait sur le sol italien restait « le seul obstacle sur la route de la paix ». M. Churchill déclara que le gouvernement Britannique approuvait sans réserves ce message du général Eisenhower.

ÉVÉNEMENTS MILITAIRES:

Front aérien: Le premier port allemand, Hambourg a été violemment attaqué à plusieurs reprises par la R.A.F. 2.300 tonnes de bombes ont été déversées sur le port au cours du premier raid qui eut lieu dans la nuit du 25 Juillet. En 4 jours, 6 autres raids ont eu lieu sur Hambourg.

Sicile: Les forces alliées occupent maintenant près des 9/10 de la Sicile. Au cours de cette semaine, les villes de Castel Vetrano, Palerme, Marsala, Trapani et Termini sont tombées entre les mains des alliés.

Les combats se poursuivent dans la région de Catane.

Russie: Dans le secteur d'Orel, les troupes soviétiques ont percé les lignes de défense axistes et poursuivent leur manœuvre d'encerclement de la ville.

Pacifique: En Nouvelle Guinée les troupes américaines se trouvent à 2 kms de Munda.

ABONNEZ-VOUS:

VOUS NOUS AIDEZ.



L'ISTHME DE LANGLADE

M. Caperon, ancien Chef du Service judiciaire à Saint-Pierre où il fit toute sa carrière de magistrat a publié sur notre petite colonie quelques notices pleines de verve et d'originalité.

Nous lui devons notamment l'Isthme de Langlade, certainement la plus remarquable avec ses légendes, sa plage et surtout pour sa réputation bien justifiée de « cimetière » des navires.

Cet ouvrage, inconnu à peu près des générations actuelles, parut en feuilleton dans la Feuille Officielle de la Colonie de 1886-1887.

Nous le reproduisons dans ce journal, convaincu qu'il intéressera nos lecteurs.

LA PLAGE

CHAPITRE I^e

Millie-Christine. — L'isthme ou le plumet du tambour-major. — Suzanne au bain. — L'avenir d'une plage coloniale. — Le sable. — Et avec cela, Madame? — Le crabe retardataire. — Les deux monts de madame Dubarbourg. — Cora Pearl.

Les deux Miquelon, la Grande et la Petite, n'ont pas toujours été réunies comme les deux sœurs Millie-Christine. Il fut un temps où les deux pointes aujourd'hui soudées par une languette de sable étaient séparées par un chenal qui avait deux brasses d'eau de profondeur. Ce chenal qui figure sur les anciennes cartes dressées en 1784 par ordre du Roi, sous le ministère du duc de Castries, maréchal de France, était plus nuisible qu'utille, et devait gêner considérablement Messieurs les archers chargés d'assurer le service des paquets entre *Langley* et *Michelon*, (ainsi orthographiait Voltaire⁽¹⁾). La mer a eu pitié des gendarmes successeurs en droite ligne de Messieurs les archers du roi pour le service de la poste, et a bouché le canal définitivement, on peut l'espérer, à moins que M de Lesseps ne vienne le repérer, ce qui n'est pas probable. Aujourd'hui l'isthme n'est que d'un seul tenant, si bien que sur tout son parcours - de la ferme à Roblot jusqu'à la Pointe-au-Cheval - on peut se promener en pantoufles et la canne à la main.

Vu de la mer, n'est-ce pas? l'isthme de Langlade affecte une forme semi-circulaire, une courbe d'un arrondi..., un croissant d'une pureté... Eh bien! courbe, croissant, demi-cirque, mythe! trompe l'œil! Erreur de nos sens abusés! Ce frère de Panama est tout ce qu'il y a de plus rectiligne. Voyez la carte. Droit comme le plumet d'un tambour-major, et quel plumet! sept kilomètres et demi. Une belle longueur! Je conviens que sur cette bande considérable on pourrait édifier un certain nombre de cabines d'un bon rapport. Mais jusqu'à présent, la plage de Langlade a vécu *triste et solitaire*, comme chante le docteur Faust dans l'opéra de Gounod. Elle n'a pas un caleçon de bain à se reprocher. Jamais elle n'a vu une « inexpressible » grassouillette se plaquer sous le taffetas festonné des couturières! Suzanne au

bain, sur la plage de Langlade, n'aurait pas à craindre d'être surprise par les deux vieillards, parce que les deux gagas - à moins de se cacher derrière une épave - s'apprètent à une lieue de distance. Pauvre mais honnête, telle est cette plage digne des premiers âges; une locale qui ne peut aspirer au rang des Métropolitaines: Dinard, Paramé, Cabourg, Gravelle, Trouville, Parasville, cette litanie des plages normandes qui évoquent:

Tout ce monde enchanté de la saison des bains, cocodettes, rastaquouères, société ou le pschutt et le v'lant se disputent le haut du panier. Y a-t-il espoir pour elle d'arriver à la notoriété de ces congénères?

Pourquoi pas?

Le terrain ne manque pas; les installations y sont faciles. On pourrait établir un *sanatorium*, dans lequel on débiterait de l'huile de foie de morue (la bonne source), des cafés où les garçons crieraien: « Un bock, spruce bier, à l'as, servez, boum! » des restaurants où le plat du jour serait le lapin sauté-chasseur, et un casino où la fanfare Saint-Pierraise ferait entendre les plus jolis morceaux de son répertoire. Je donne l'idée pour ce qu'elle vaut, sans réclamer, pour sa paternité le bénéfice d'une concession à titre gratuit.

Si j'étais chargé de rédiger les prospectus destinés à lancer dans le monde où l'on s'amuse la plage de Langlade, je ne serais pas embarrassé, allez... Je dirais: Comme Arcachon a ses pins, cette plage a son sable, madame, d'une finesse, d'une douceur de grains extraordinaire. Sans mélange de galets, tout laine, comme on dit dans les magasins de nouveautés. Et avec cela, madame, quelles nuances variées? Jaune, bien entendu, puisque c'est sa couleur à ce sable, mais flavescent comme la crinière d'un lion, quand le soleil le darde de ses rayons. D'autres fois, si c'est la brise qui souffle par risées, le sable est strié comme la moire. Sur la surface uni les rafales du vent se profilent avec la vivacité dansante d'ombres chinoises; on dirait une tempête silencieuse de vagues immobiles en poussière jaune, et alors s'offrent à vos yeux des figures imprévues, d'une délicatesse inouïe, caprices de la risée sur le sable, qu'un souffle a fait naître et qu'un souffle peut faire disparaître. Ce sont de grands oubliés en sable d'une volute élancée, *voilà le plaisir*, madame, *voilà le plaisir*; ou bien c'est un rouleau d'une architrave élégante, n'y touchez pas, il tomberait en miette, et vous vous en voudriez d'avoir brisé ce jouet du vent, ainsi qu'un enfant regrette d'avoir cassé son joujou pour voir ce qu'il y a dedans... Pour réussir de telles conceptions, il faut être la brise, s'amusant avec le sable de Langlade, car la difficulté vaincue déjoue tous les tours d'équilibre, et les meilleurs artistes de la manufacture de Sèvres resteraient confondus en présence de ces cornets de sable, d'une facture si hardie, que rien ne soutient! Et enfin, madame, quand une vague se retire sur le sable, veuillez regarder ce qui se passe, oh! très curieux... Des petites rigoles se forment, s'entre-croisent, l'eau fuyant vers les niveaux plus bas. Le sable trempé boit son onde. Il boit madame, et, séchant au soleil, pâlit sa teinte jaune, absolument comme quand vous sortez d'un bain chaud et parfumé, la moiteur de votre peau fait évaporer l'eau et donne à votre chair ce blanc mat avec grains, qu'on appelle *chair de poule*.

(La suite au prochain numéro)

(1) La France ne put obtenir qu'avec beaucoup de difficultés le droit de pêche vers Terre Neuve, et une petite île inculte nommée Michelon. VOLTAIRE. Louis XV.



LE CHANT DES MORTS SUR L'ATLANTIQUE

C'est dans un grand port de la côte ouest de l'Angleterre que j'ai rencontré Peter Joseph Michielsen, natif d'Anvers, et marin de son état.

Il se trouvait confortablement installé dans un grand fauteuil du hall d'une maison de repos pour gens de mer. C'est un garçon encore jeune, de taille moyenne, aux cheveux bruns et aux graves yeux noirs.

Il était au gouvernail du *Gandia* en janvier dernier, lorsque le cargo belge, jaugeant environ 10.000 tonnes, fut coulé par une torpille, à la tombée du soir. Le navire, parti d'Angleterre quelques jours auparavant, se trouvait encore à 500 milles d'Halifax, son port de destination, lorsqu'une violente explosion se produisit entre les écoutilles 4 et 5.

Personne à bord ne vit le sous-marin. Les premières ombres de la nuit avaient déjà atteint l'océan, et des trainées de brouillard flottaient sur les vagues.

Le bateau donna aussitôt de la bande à tribord et tous comprirent de suite que le *Gandia* avait terminé sa carrière. Avec sa cloison déchiquetée, il allait sombrer en quelques minutes.

L'équipage se rassembla aux postes d'abandon. Tout se passa avec beaucoup d'ordre et de calme. Deux canots sur quatre avaient été mis hors d'usage par l'explosion. Les deux embarcations qui restaient furent descendues sur les vagues courtes et dures, et Peter Joseph Michielsen s'embarqua dans l'une d'elles, avec vingt-six autres matelots et chauffeurs et le lieutenant Hubert, qui prit le commandement. Ils débordèrent de leur navire qui s'enfonçait rapidement, et la nuit s'empara d'eux tout aussitôt, la longue nuit de janvier dans l'Atlantique nord. Ils manœuvrèrent pour sortir du rayon de remous que provoquait l'enfoncement du *Gandia*, puis, unissant leurs voix, ils hélèrent l'autre canot. Mais rien ne leur répondit sur la mer.

« Nous avons été pris tout de suite dans le banc de brume qui traînait au ras des vagues, me dit Peter Joseph Michielsen.

« Nous avons crié fort et longtemps. C'est un grand réconfort que de ne pas se sentir seuls sur la mer, la nuit, dans un petit canot. Mais dans ce brouillard nos appels ne portaient pas assez loin.

« Le lieutenant s'est mis à la barre, et il a dit quelques mots pour nous encourager. Les hommes étaient calmes et tranquilles. Nous étions dans des parages fréquentés, à quelques centaines de milles de la côte canadienne, et nous avions toutes les chances d'être rapidement aperçus par un navire. Nous nous serrâmes étroitement les uns contre les autres pour passer la nuit, car le vent venait du nord et « sentait la glace. »

A l'aube, la voix du lieutenant les tira de leur sommeil, ou plutôt de leur torpeur. D'autres matelots rescapés du *Gandia* m'ont parlé du lieutenant Hubert. Ces hommes rudes ne sont pas prodiges de leur sympathie et de leur admiration. Mais nul ne peut douter que ce jeune officier n'ait gagné l'une et l'autre. Dès qu'il fit jour, la vie précaire s'organisa.

On fit l'inventaire des vivres et du matériel renfermé dans les coffres du bord. Il y avait de l'eau, des biscuits, du chocolat et des tablettes de lait concentré : les réserves de vivres réglementaires. Ce qui n'était pas réglementaire, c'est qu'il y avait vingt-huit hommes à bord, au lieu des douze normalement prévus.

Lorsque le maître d'équipage eut tout compté, le lieutenant fit un rapide calcul et détermina les rations. Une sorte d'instinct mystérieux le guida, quelque chose dut lui dire que la malchance qui s'était attachée au *Gandia* poursuivrait son équipage longtemps encore.

Les matelots pensaient comme lui sans doute, car ils écoutèrent sans murmurer son verdict : chaque homme recevrait, en trois distributions journalières, deux onces d'eau, trois biscuits, trois tablettes de chocolat et deux tablettes de lait.

Il y avait un compas dans l'un des coffres. Le mât fut dressé et le vent glacé gonfla la voile grise hissée par vingt bras robustes.

Le cap fut mis plein ouest, vers la côte canadienne, et la navigation commença. Sur l'immense océan, le petit canot trop chargé prit sa course vers un but trop lointain.

L'espoir, toutefois, restait tenace en leur cœur. Par-dessus les vagues, ils fouillaient l'océan à la recherche d'une fumée ou d'une voile. Leurs yeux rougis par le sel et le froid ne rencontraient qu'un horizon limité par des bancs de brume dans lesquels leur barque s'enfonçait pendant des heures d'une longueur inusitée.

Le septième jour, il se produisit une chose étrange. L'un des matelots se mit à chanter. Il était étendu au fond de l'embarcation, la tête appuyée contre le banc de nage. Il tendait vers la grisaille du ciel sa face amie et mangée de barbe, et de ses lèvres crevassées par le gel, un chant montait. C'était une sorte de mélodie rauque et désespérée, faite de paroles incompréhensibles, mais liées par un rythme émouvant et incertain. Une note plus claire et plus pure s'en détachait parfois aussitôt absorbée par le brouillard cotonneux.

Sortant de leur morne torpeur, les matelots se regardèrent avec étonnement, mais une vague lumière se fit bientôt dans l'esprit de quelques-uns d'entre eux. Au cours des longues veilles des postes d'équipages, ils avaient entendu d'étranges et lugubres récits, où l'on parlait de ce chant du cygne, de cette chanson miserable qui emporte, avec ses derniers accents, la dernière lueur de la vie du chanteur épaisé.

Ils comprirent que la mort avait trouvé, parmi les vagues et au travers des bancs de brume, le chemin secret de leur esquif et qu'elle s'était mise à la tâche sans tarder.

Le maître d'équipage, sur un signe du lieutenant, puise dans le bidon un plein gobelet de l'eau rare et précieuse et, penché sur l'homme étendu, lui offrit à boire.

Mais déjà le moribond ne voyait plus et ne pouvait plus entendre sinon, peut-être, sa propre et ultime chanson.

Une dernière note infiniment grave et poignante sortit de sa gorge contractée. Il ouvrit plus grand ses yeux aux paupières rougies sur le vide apparent du ciel et son visage revêtait pour mourir un air de parfaite sérénité. Le visage de l'homme qui reçoit enfin, et qui accepte comme une grâce, le dernier don du Seigneur.

Ceci, comme je l'ai dit, arriva le septième jour après le naufrage du *Gandia*. Maintenant obstinément son cap à l'ouest, le canot poursuivait sa route vers la terre canadienne. Les hommes savaient désormais que cette terre leur était inaccessible. Lorsque les quatre survivants furent recueillis, dix-neuf jours plus tard, par un chalutier portugais faisant route vers Lisbonne, ils n'avaient franchi que 260 milles, soit à peine la moitié de la distance qu'ils auraient dû parcourir.

« La voilure insuffisante et les courants contraires, m'explique Peter Joseph Michielsen. Et puis, Monsieur, ces canots se sont pas taillés pour la vitesse. C'est déjà bien qu'il ait résisté si longtemps, car nous avons traversé une tempête de neige qui nous a secoués six jours pleins.

« Dans un sens, cette tempête nous a fait du bien. Nous étions encore une douzaine à bord quand elle a commencé, et l'eau allait manquer, bien que les rations eussent pourtant été réduites. Nous avons recueilli la neige qui tombait par rafales et nous en remplissions les bidons.

« Dans ces mauvais moments, le lieutenant Hubert prenait la barre et ne la lâchait pas. Il faisait pour nous tout ce qu'il pouvait, et lâchait toujours de nous occuper à quelque chose.

« Si vous ne voulez pas mourir », disait-il, « ne vous laissez pas aller à dormir, secouez-vous, remuez-vous. »

« Les hommes répondraient : « Oui, mon lieutenant », mais ceux qui cédaient à la tentation de l'engourdissement, de l'immobilité, étaient toujours plus nombreux.

« Ils n'en sortaient que pour chanter, et pour mourir. Les trois matelots sortis vivants de notre aventure furent ceux qui eurent la force et la volonté d'obéir aux ordres du chef et de suivre son exemple. »

Le rescapé du *Gandia* arrête un instant son récit, perdu dans ses pensées, mais il reprend bientôt, en cherchant parfois ses mots :

« Parmi les hommes de notre canot se trouvait un matelot avec lequel j'avais longtemps navigué, dès avant la guerre. Nous nous étions connus sur un cargo de la ligne Anvers-Matadi, et nous étions devenus très bons camarades. Il est mort aussi comme les autres. Il avait pourtant résisté longtemps, et il fut l'un des derniers que nous jetâmes par-dessus bord, après avoir pris ses papiers et sa montre, pour sa famille.

« Il était un de ceux qui résistaient le mieux, toujours prêt à aider à la manœuvre, et il ne se plaignait jamais. Il n'était plus jeune, mais ce ne furent pas les jeunes qui luttèrent le plus longtemps.

« Au matin du vingt-cinquième jour, comme nous avions embarqué beaucoup d'eau pendant la nuit, je lui ai demandé de m'aider à écouper, et pour la première fois il a fait « non » en hochant la tête. J'ai bien vu que cela allait mal pour lui et j'ai essayé de le raisonner. C'était un homme robuste, Monsieur, et qui avait navigué pendant plus de dix ans sur la côte orientale d'Afrique sans avoir pour ainsi dire été un seul jour malade.

« Et comme j'insistais pour le faire lever, il a été repoussé doucement avec sa main et il m'a dit, en patois de chez nous :

« Laisse-moi tranquille, Petrus, j'ai trop faim, trop soif et trop froid. »

« Il est mort un peu plus tard, la tête appuyée sur mon épaule. Son visage avait pris cet air heureux qui nous étonnait les premières fois, mais dont nous comprenions maintenant la raison. »

* * *

« Trop faim, trop soif, trop froid ». Toute la misère humaine tient dans ces quelques mots désespérés. Sans doute se trouvait-il parmi les marins du canot tragique d'autres hommes assez robuste pour résister jusqu'à l'heure de la délivrance. Et s'ils ne le firent pas, s'ils se laissèrent doucement glisser dans l'oubli, s'ils « consentirent à mourir », comme disait le grand Goethe, c'est parce que des années de vie à venir ne leur paraissaient pas valoir une minute de plus des souffrances qu'ils subissaient...

Je regarde encore ce petit homme brun, vêtu d'un banal complet de confection et qui fume pensivement une cigarette, allongé dans son fauteuil d'osier. L'amour de la vie lui a permis de sortir de l'enfer, de cet enfer où la mort tentatrice faisait chanter les moribonds et resplendir d'un inexprimable bonheur les visages des trépassés.

* * *

Je suis revenu à Liverpool une quinzaine de jours plus tard et j'ai fait le détour jusqu'au Home pour remettre à Michielsen quelques coupures de presse où l'on parlait de l'odyssée des rescapés de son navire.

« Le matelot du *Gandia* ? » m'a dit le Directeur. « Il n'est plus ici, il s'est enrôlé sur un des nouveaux cargos belges, et il a quitté Liverpool lundi dernier. »

Pour continuer à combattre sur tous les fronts du monde — Angleterre, Atlantique, Egypte, Lybie, Méditerranée, Océan Indien, Pacifique, Russie — pour remplacer les braves qui tombent chaque jour, la FRANCE a besoin de tous ceux qui ont la liberté de prendre les armes

ENGAGEZ-VOUS
dans les Forces Françaises Libres

LA LIBERTÉ de Saint-Pierre et Miquelon est publiée à Saint-Pierre et imprimée à l'Imprimerie du Gouvernement.

Prix de l'abonnement:

Pour le Territoire:	1 an ... 50 fr.
	6 mois 26 fr.
France et Colonies:	1 an ... 70 fr.
	6 mois 40 fr.
Etranger:	1 an ... 3 dollars U.S.A.
	6 mois 2 dollars U.S.A.
Canada:	1 an ... 3 dol. 50 Canad.
	6 mois 2 dol. 50 Canad.

Prix des Annonces:

(Payable d'avance)

1 à 6 lignes	16 fr.
Chaque ligne en sus.....	3 fr.
Chaque annonce répétée, moitié prix	
Les avis et annonces doivent être remis 4 jours avant la publication	

Les abonnements sont reçus, pour les Etats-Unis au Bureau de la Free French Delegation, 626 Fifth Avenue, New-York City; et pour le Canada, au Service d'Information de la France Libre, 448, Avenue Daly, Ottawa, Canada.

